Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 23 (1890)

Artikel: Un dernier mot

Autor: K.V.O.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379470

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN DERNIER MOT

PAR

K. V. O.

Que nos lecteurs se rassurent ; ce qui va suivre mettra décidément un terme à la controverse entre M. van Gœns et K. V. O. Aussi bien, à quoi bon continuer la discussion ? Comment s'atteindre, quand on est placé sur un terrain si différent, lorsque les méthodes et surtout l'esprit sont en opposition complète? Il a été souvent remarqué qu'un catholique pieux, même avec les meilleures intentions du monde, est incapable de comprendre un protestant; un intellectualiste, de droite ou de gauche, saurait encore moins rendre justice à un spiritualiste chrétien. Si donc nous nous résignons à reproduire des idées cent fois exposées, c'est exclusivement à l'adresse des générations nouvelles, arrivant à l'âge de majorité. Quant à M. van Gœns, notre prétention ne saurait être de le persuader ; il est irrémédiablement condamné à mourir dans l'impénitence finale : nous entendons par là à se tenir avec une confiance suave, j'ai presque dit béate, pour un homme très avancé, un théologien de l'avenir, tandis qu'il n'est que l'épigone, ardent et fidèle, d'une école depuis longtemps dépassée.

En outre, les préoccupations éminemment polémiques de notre honorable adversaire l'exposent aux plus étranges méprises. Comment a-t-il pu en venir à nous reprocher de ranger la question des rapports de l'Evangile avec la théologie parmi les querelles d'allemand, et de la présenter comme une « chicane pour une chose qui ne vaut pas la peine qu'on s'en

occupe? » N'avions-nous pas (dans l'article qui a provoqué cette discussion) déclaré cette tâche éminemment délicate? (Voir p. 426.) A défaut d'autres déclarations, l'enseigne, la signature que nous avons prise, *K. V. O.* (et que nous traduisons librement) : « je m'avance à travers les charbons ardents, » ne devait-elle pas faire comprendre à M. van Gœns que la portée du problème abordé ne nous échappait pas? Ce n'est pas ainsi qu'on signe quand on va enfoncer une porte ouverte. Nous reviendrons, en temps et lieu, sur la querelle d'allemand que nous a cherchée notre collaborateur, puisque, pour employer une expression vulgaire, il ne lui déplaît pas de parler de corde dans la maison d'un pendu ; mais nous tenons à établir que nous n'avons pas présenté le problème du départ à faire entre l'Evangile et le christianisme comme une pure chicane, comme « une chose qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. » Mais voilà plus de trente ans que nous nous morfondons autour de ce problème qui nous dépasse ! Les hommes du XVIe siècle, avons-nous dit, ont légué cette partie de l'œuvre réformatrice « au XIXe siècle, à des héritiers qui jusqu'à présent ne se sont pas montrés à la hauteur de leur tâche éminemment délicate. » Et pourquoi ce problème n'a-t-il pas été résolu? C'est qu'au fond il n'existait pas pour les écrivains qui ont occupé l'avant-scène de notre petit monde théologique français. D'abord il n'existait pas pour les représentants de l'extrême droite, pour les théopneustes qui confondaient à plaisir la Parole de Dieu et la sainte Ecriture, la dogmatique et l'Evangile, et aux yeux desquels la théologie biblique n'était pas même née. La gauche, il est vrai, admettait cette distinction ; elle nous promettait une théologie renouvelée, à égale distance du judaïsme et de la métaphysique grecque. On sait ce qui est arrivé. Les études des novateurs ne leur ont servi qu'à sortir du christianisme, de l'Evangile, et à rompre avec toute préoccupation religieuse et même avec le spiritualisme. Notre développement théologique a été arrêté net le jour où nos chefs ont passé à l'ennemi sur le champ de bataille, pour déclarer le sentiment du péché « une illusion de la conscience, » en attendant mieux. Depuis lors nous n'avons fait que piétiner

sur place. La droite, voyant que le départ entre l'Evangile et le christianisme risquait d'aboutir à la négation de la conscience morale et de toute religion, n'a plus voulu entendre parler de renouvellement de la théologie : elle s'est renfermée dans ses prétendues forteresses où elle s'est crue à l'abri parce qu'elle imitait la sagesse de l'autruche. Et comme pour la justifier de s'être cantonnée dans son gîte, où elle boude plus qu'elle ne songe, les hommes de la gauche se sont évertués à l'envi à rejeter le fond avec la forme. Voilà où nous en sommes; le mouvement a complètement avorté. Personne ne s'occupe plus de théologie, ni les meneurs de gauche, s'il en reste, ni surtout ceux de droite. Ils ne veulent entendre à rien. Dès que vous les pressez sur les réformes les plus urgentes, ils se dérobent en disant qu'ils ne sont pas théologiens; ils ne s'aperçoivent pas que cette excuse est une défaite qui les condamne, eux, les conducteurs du peuple, les chefs de l'opinion. Car, à leur insu, ils sont empêtrés dans les lourds bagages théologiques que ni eux, ni leurs pères n'ont pas été de force à porter. Pour peu que cela dure, le commun des pasteurs aura à peu près autant de connaissances théologiques que dans les premiers jours du Réveil.

M. van Gœns nous interroge à merveille sur le ton, à s'y méprendre, du bonhomme des *Provinciales*, en vue de savoir notre méthode de faire le départ entre l'Evangile et le christianisme; il se fait humble, il a recours à une rhétorique débonnaire, souriant en dedans, tout fier de nous embarrasser, en nous proposant de résoudre un problème insoluble. Il ne nous accusera donc pas d'indiscrétion si nous lui demandons à notre tour de s'expliquer sur la question préalable. Voyons, M. van Gœns croit-il, oui ou non, à la possibilité de faire ce départ entre l'Evangile et le christianisme dont il nous presse, avec tant de bonhomie, de fournir la recette à sa savante ignorance? Il est manifeste que dès l'instant où notre adversaire admettrait l'opinion de la droite extrême, qui ne distingue pas entre le fond et la forme, ou celle de la gauche qui prétend les rendre solidaires, qui, avec la forme, lâche aussi le fond, toute discussion deviendrait inutile; nous ne saurions aboutir; il serait

ou en dehors de la science ou en dehors de la religion. M. van Gœns viendrait-il, une fois encore, nous donner la centième représentation de cette comédie, dirions-nous, s'il ne s'agissait pas d'une tragédie sanglante, du spectacle touchant de ces pires ennemis, de droite et de gauche, qui, dans leurs efforts pour s'entre-dévorer, ont toujours eu des moments de trève pour s'unir, en touchante alliance évangélique, contre les hommes cherchant à se frayer un chemin entre les deux partis extrêmes? Avec tout le respect dû à un docteur et adoptant la rhétorique un peu pateline dont il nous a fourni l'exemple, nous lui dirons à notre tour : « Mais tournez-vous de grâce, et l'on vous répondra. »

M. van Gœns a peut-être répondu à cette question indiscrète sans s'en douter; en tout cas il a laissé percer le bout de l'oreille. « En ramenant, dit-il, l'Evangile primitif à la personne de Jésus-Christ, nous nous trouvons devant un phénomène israélite par la langue, par les mœurs générales, par les conceptions héréditaires dans lesquelles il est enfermé. » Rien que cela? Jésus-Christ réduit aux proportions, aux bornes d'un simple phénomène juif! Il ne serait pas même *le fils de l'homme*, mais un simple rabbi israélite ; il ne dépasserait pas l'horizon religieux de son peuple; il n'aurait donc rien de permanent, d'éternel? Alors à quoi bon nous sommer de faire le départ entre cet Evangile, que Jésus-Christ doit avoir prêché, et les adjonctions postérieures qui nous ont donné le christianisme et la théologie ecclésiastique? Le Sauveur réduit à cette mesure, le problème dont M. van Gœns paraît si désireux d'avoir la solution a cessé d'exister. Chose curieuse ! cette prétention de réduire Jésus à n'être qu'un phénomène israélite, coïncide avec celle d'un homme de la droite qui, dans son intellectualisme juvénil, n'hésite pas à exclure carrément du christianisme quiconque n'admet pas la préexistence consciente ! Les extrêmes s'appellent et se touchent.

Mais M. van Gœns n'en insiste pas moins pour obtenir la recette destinée à accomplir ce départ *devenu sans objet*. Il lui faut des lumières, que lui, pauvre ignorant désappointé, n'a pas reçues de notre plume « sur la méthode qu'il faudrait suivre

pour l'opérer. » Où donc le méthodisme va-t-il se nicher? Et il faudrait apparemment que cette méthode fût absolue, générale, bonne pour tous les temps et pour tous les degrés de culture religieuse, en un mot, d'une valeur objective pour tous les temps et pour tous les lieux. C'est à se croire revenu à ces tout premiers jours où l'on discutait chez nous la distinction à faire entre la Parole de Dieu et la sainte Ecriture. Marquez-nous donc à l'encre rouge ce qui est Parole de Dieu et ce qui est simplement Ecriture sainte, disait-on à droite, afin que nous ne soyons pas exposés à prendre du poison, en croyant manger le pain descendu du ciel? — Il y a pourtant une distinction caractéristique : ce départ auquel notre adversaire paraît attacher tant d'importance, n'a plus de raison d'être à ses yeux, dès que Jésus se trouve réduit à la simple mesure d'un phénomène israélite[1].

M. van Gœns n'en prend pas moins bravement l'offensive, comme jadis les hommes de la droite, quand ils parlaient encore. Remarquez bien que, à ses yeux, c'est la *science*, oui,

[1] Mais est-ce bien là le dernier mot de M. van Gœns, sa pensée de derrière la tête : Jésus simple phénomène israélite? Dans ce cas nous lui rappellerions l'opinion d'un savant, qu'il connaît fort bien, et qui n'a jamais été suspecté de partialité à l'endroit de la personne du Sauveur. Pour ce docteur allemand, Jésus ne dépasse pas seulement de beaucoup tous les héros religieux du passé; il ne pourra jamais être dépassé lui-même à l'avenir. Le biographe, il est vrai, ne trouve pas satisfaisantes les preuves qu'on avance en faveur de cette exigence de la conscience chrétienne se refusant à admettre que Jésus puisse jamais être dépassé à l'avenir. « Evidemment, dit-il, il y a une difficulté particulière à donner la preuve demandée; mais, dans le fait, on se tourmente ici avec des songes vains, et l'on se bat avec des ombres, car il s'agit, non d'aucune expérience prise dans la réalité, mais de possibilités abstraites. La religion n'a pas plus à s'inquiéter de ces subtilités de l'entendement, qu'un homme raisonnable ne se laisse effrayer par les calculs de la possibilité d'une rencontre de la terre avec une comète qui parcourt son orbite dans l'espace. A la réflexion qui s'inquiète, on doit imposer silence tant qu'elle n'est pas en état de démontrer dans la réalité une personne qui, à l'endroit de la religion, ait le courage et le droit de se placer à côté de Jésus. » Ainsi s'exprime Strauss, à la dernière page de la première *Vie de Jésus*, dans un moment, il est vrai, où il se donne quelque peine pour se montrer bon enfant.

la *science*, qui doit fournir la méthode pour accomplir ce départ devenu sans objet.

« Aujourd'hui que par le développement scientifique, dit-il, nous sommes mis en demeure de faire ce départ, il n'y a plus moyen d'y échapper et si la simple foi peut encore s'y soustraire en fermant les yeux, le chrétien instruit doit accepter le défi. » On le voit, M. van Gœns sait varier les genres ; il n'y a qu'un instant, il nous sollicitait humblement, de l'air le plus engageant, sur un ton presque mielleux ; dans ce moment il nous lance un défi ; il nous prend par tous les bouts. Nous ne céderons pas plus à la manière forte qu'à la manière douce : nous ne nous engagerons pas dans une voie que notre adversaire sait fort bien être une impasse.

Mais alors, dira-t-il, sans doute, vous renoncez donc tout le premier à faire ce fameux départ entre l'Evangile et la théologie que vous nous recommandiez avec tant d'insistance ? Pas le moins du monde ! Nous nous refusons seulement à le tenter par la méthode scientifique, absolue, théorique et rationnelle, renouvelée du vieil intellectualisme orthodoxe ou hétérodoxe, qu'on nous recommande avec une insistance touchante. C'est chaque conscience individuelle qui est mise en demeure de le faire ce départ, à ses risques et périls ; jamais il n'est absolu, ni définitif, soit pour une époque, soit pour un individu. Telle expérience nouvelle dans la vie peut amener un homme à considérer comme Evangile ce que jadis il reléguait dans le domaine de la théologie et vice versa. Substituer une méthode scientifique à ces procédés pratiques, c'est oublier étrangement que la religion est, en tout premier lieu, une affaire pratique, ayant la conscience pour organe. M. van Gœns préconise l'expédient d'un chimiste qui, partant du fait incontestablement vrai, que nos aliments contiennent une partie nutritive et une autre qui ne l'est pas, rêverait d'une méthode artificielle pour séparer ces deux éléments, de peur de charger inutilement l'estomac. Cet habile homme, parfaitement rationnel du reste, nous tuerait en substituant les procédés artificiels du laboratoire aux fonctions de notre organisme nutritif, qui nous a été donné justement pour accomplir ce départ entre ce qui est assimilable et

ce qui ne l'est pas dans nos aliments. Nous répudions également toute méthode qui prétendrait nous enseigner à résoudre les problèmes religieux sans l'usage constant, incessant de la conscience morale. On nous recommande là un vieux genre qui a été depuis longtemps répudié parmi nous comme funeste et fallacieux. Que M. van Gœns nous permette de lui remettre sous les yeux la page d'un penseur trop oublié, bien qu'il ne soit pas fort vieux. « Nul doute que celui qui a fait la Bible n'eût pu donner en sa place un symbole, et le plus parfait de tous les symboles..., mais pourquoi l'aurait-il donné? Pour que l'homme ne fût point obligé d'entrer immédiatement et par tout son être en rapport avec lui? Pour que la précision rigoureuse et la concentration des idées de la religion le *dispensât de faire, dans cette étude, aucun usage de la conscience? Pour que rien ne mît à l'épreuve sa droiture et sa candeur?* Pour qu'il reçût tout fait le vrai sens de la Bible et qu'il ne s'employât point à le déterminer? En un mot, pour qu'il restât passif là où il importe le plus que son activité, sa liberté se déploient, et que sa responsabilité soit engagée ? Dieu soit loué de ce qu'il n'en est pas ainsi, et de ce que tout homme est à la fois capable et obligé de trouver, à travers toutes ces phases, à travers tous ces faits (et puisqu'il s'agit de théologie, nous ajoutons, de notre chef, à travers tous ces dogmes ecclésiastiques), à travers toutes ces personnalités dont se compose la Bible, cette vérité générale et éternelle qui ne se présente à lui dans la Bible qu'avec un caractère en quelque sorte occasionnel, sous la forme d'une application et toujours mêlée à quelque événement ou à quelque vie! Dieu soit béni de ce que son livre n'a pas la clarté d'un symbole, de ce qu'on n'est pas forcé de le bien comprendre et de ce qu'on peut donner plusieurs sens à sa Parole! *Dieu soit loué d'avoir laissé une part à notre activité dans l'acquisition de la foi*, et de ce que, voulant que notre croyance fût une action, il n'a pas ajouté à la Bible, suffisante pour les cœurs simples, le dangereux appendice d'un symbole. »

Voilà ce que disait déjà Vinet, il y a quarante ans bien comptés. M. van Gœns ne nous contestera pas le droit de faire une

transposition et d'appliquer à la distinction entre l'Evangile et la théologie, qui nous occupe actuellement, ce que Vinet disait d'abord au sujet de la vérité générale et éternelle dans la Bible et du facteur humain, transitoire, accidentel, temporaire. Ce que Vinet combattait et ce que nous repoussons avec lui, c'est la prétention de trouver une méthode scientifique, de séparer rigoureusement l'Evangile de la théologie. Infaillibilité de l'Eglise, infaillibilité de l'Ecriture, infaillibilité des méthodes scientifiques, tout cela est de l'intellectualisme pur et simple qui prétend faire de la religion, en tenant la conscience en chartre privée. Ces méthodes se valent. Quand donc oserons-nous être protestants pour tout de bon, ou mieux simplement disciples de Jésus-Christ qui le premier a dit : *Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine, savoir, si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même?* N'aurions-nons pas quelque droit de dire à M. van Gœns : Eh! quoi, tu es docteur en Israël et tu ne connais pas ces choses? mais nous nous en garderons bien ; notre adversaire les connaît admirablement ces choses, que, par malice apparemment, il nous force à répéter, à telles enseignes qu'il nous rappelle lui-même que « pendant des siècles, les chrétiens ont pu être très pieux, sans se douter de cette question; placés sous le joug d'une autorité absolue de l'Ecriture, autorité sur laquelle personne ne songeait à entreprendre, ils faisaient involontairement, je dirais volontiers ingénument, *le départ que leur conscience leur ordonnait.* » Voilà qui est admirablement bien couché ! Et pourquoi répudier cette méthode séculaire pour aller en demander une autre nouvelle, définitive, à la science et à ses méthodes absolues? Pourquoi, au nom de la faculté, irions-nous changer tout cela et placer le cœur à droite? Le départ opéré ingénument par la conscience, ne nous a pas si mal réussi pour que nous en cherchions un meilleur.

Pour le dire en passant, l'aveu de notre adversaire est précieux à recueillir. Ne nous cherche-t-il pas, en tout ceci, une querelle d'allemand, en prétendant nous demander, par des procédés empruntés à l'alchimie, de faire le départ minutieux, exact, absolu et définitif entre l'Evangile et la théologie, alors

qu'il nous avoue que la conscience chrétienne abandonnée à elle-même, ne s'en est pas trop mal acquittée, même dans les jours d'ignorance et de superstition ?

Pourquoi aller demander à la science d'accomplir un départ qui n'est aucunement à sa portée, dans ses moyens ? Ici nous soupçonnons notre auteur de quelque malice : s'il nous a sollicités, et par la manière forte et par la manière douce, à accomplir ce départ, c'est qu'il savait par devers lui, que ce qu'il nous demandait d'accomplir était impraticable par les procédés qu'il nous proposait. De là son calme et son assurance. Faut-il lui rappeler que pour la plupart des croyants, le fond et la forme, l'Evangile et la forme qu'il revêt, sont tellement confondus que la séparation leur paraît impraticable? Et néanmoins, ce départ est inévitable ; l'histoire entière des dogmes en témoigne et M. van Gœns en convient : on s'en est admirablement acquitté depuis des siècles, grâce à l'intervention de la conscience.

Que M. van Gœns nous permette de citer une page d'une vieille brochure fort rare : « Chaque forme, ô mon frère, dès qu'elle est basée sur l'idée générale du salut en Christ et saisie par un cœur avide de grâce, devient pour eux *l'arbre de vie*, ou du moins une branche de cet arbre, qui suffit pour le mettre en relation directe avec le tronc. Celui qui aura su observer tour à tour (mais toujours chez les bons), les diverses bénédictions de chaque secte ; la béatitude d'un frère morave dans le sang de la croix ; la solennelle rigueur du catholique, assuré de son salut aussi, mais plein des idées de sanctification et de renoncement ; la triomphante assurance du calviniste, qui voit toutes choses accomplies ; la tendresse de tel autre, qui ne vit que par l'idée générale de l'amour de son Dieu en Jésus-Christ et puis la bonne foi avec laquelle chacun est convaincu qu'il n'y a *rien de pareil à son point de vue*, et *qu'il est, lui, au centre des vérités ;* cet homme se dira : Dieu opère par un seul et même Evangile, en mille manières diverses, comme une même terre fournit à des plantes différentes, des sucs, des goûts, des formes et des couleurs variées à l'infini. » En voilà, je l'espère, de l'eclectisme dogmatique à base franchement

évangélique, bien qu'il soit de nature à faire dresser les cheveux sur la tête de ceux qui en sont encore à croire que la Bible nous a apporté du ciel une dogmatique toute faite, réglant à tout jamais jusqu'aux moindres détails du culte et de l'organisation ecclésiastique. Mais rien ne réussira à déraciner le dogmatisme qui nous enlace tous comme la tunique de Déjanire. Chacun tiendra pour l'essentiel la forme humaine, subjective que l'Evangile aura revêtue chez lui, et jettera des cris d'aigle dès qu'on voudra la lui enlever, ou simplement la modifier ! De là sont nés les catholiques, les calvinistes, les moraves et bien d'autres. Qu'est-ce que tout cela prouve ? Que le départ entre l'Evangile et la théologie est impossible à faire ? Nullement ! puisqu'il n'a cessé de s'accomplir et qu'il s'accomplit tous les jours. Cela ne prouve qu'une chose : ce départ se fait pratiquement, subjectivement, pour chacun à ses risques et périls ; et il faut renoncer à trouver une méthode scientifique, absolue, définitive, ayant pour tous et pour chaque la valeur objective d'un procédé infaillible. Le lecteur appréciera entre la méthode de M. van Gœns et la nôtre : il décidera laquelle des deux a pour elle l'histoire, l'expérience, la raison et la nature même des choses.

Nous soutenons que, dans une époque comme la nôtre il s'agit de faire, plus que jamais, un départ large, profond, radical entre l'Evangile et la théologie. Si ce travail est négligé, nous verrons nos prétendus fidèles plier sous le lourd fardeau d'une théologie qui est pour eux une écriture inconnue dont ils ont perdu le chiffre et qui doit les sauver comme une amulette ; tandis que le public intelligent s'éloignera toujours plus de ces archéologues ignorants, donnant les fantaisies, les raisonnements, les superstitions des hommes du passé comme l'Evangile éternel. Nous ne voyons qu'un remède au mal qui nous paralyse : il faut que des jeunes gens éloquents se mettent en avant pour prêcher simplement l'Evangile, en dehors de toute préoccupation théologique. Ce n'est que lorsque l'intérêt pour la religion, bien affaibli, hélas ! dans notre public

qui se tient pour plus religieux que ce qu'il appelle le monde, sera réveillé, qu'on verra reparaître les besoins théologiques.

Ici encore, sommes-nous en accord ou en désaccord avec M. van Gœns ? Que le lecteur y soit bien attentif : nous allons nous engager dans un sentier où nous trouverons à chaque tournant une vraie querelle d'allemand en vedette. Nous avions indiqué quelles conditions nous mettions au succès de ces jeunes prédicateurs éloquents. M. van Gœns avoue qu'elles n'ont pas plus été remplies en Hollande qu'en France. « Vous me rappelez les torts que les libéraux ont fait à l'Evangile en se livrant trop souvent avec une aveugle impétuosité à l'attaque des idées traditionnelles, en sacrifiant au désir de se montrer savants, supérieurs, militants. *Et j'ai hâte d'ajouter que ce qui est vrai pour les libéraux de France l'est aussi pour ceux de la Hollande.* » L'insuccès constaté de ces prédicateurs ne saurait donc rien prouver contre ce que M. van Gœns appelle ma « panacée, » puisqu'il confesse que ses amis n'étaient pas dans les conditions *réclamées par moi.* Voilà pour la génération actuelle. Mais ce n'est pas tout. Mon adversaire en vient à espérer le salut pour l'avenir, imaginez de quoi ? Tout simplement de l'emploi de ma méthode qu'il appelle « ma panacée ! » — « Pour dire toute ma pensée, écrit-il, c'est du sein du protestantisme traditionnel, travaillé par les idées modernes que sortira finalement le triomphe de la foi indépendante et de l'Evangile spirituel. » Voilà qui est parler d'or ! Avons-nous prétendu dire autre chose, en réclamant des prédicateurs éloquents, jeunes et indépendants de tout système théologique pour nous tirer de l'impasse où nous nous consumons en vains efforts ? Ne voilà-t-il pas au moins deux querelles d'allemand bien constatées ? M. van Gœns n'oublie qu'une chose : à l'appui de ses espérances pour l'avenir, il aurait pu citer les leçons du passé. D'où est parti le mouvement théologique dans nos pays de langue française ? Des rangs des chrétiens positifs qui ont été poussés, malgré eux, par les exigences de leur foi, à s'en rendre compte, en établissant un départ entre l'Evangile éternel et la théologie humaine. Quelle attitude ont prise, au contraire, les chrétiens non positifs, les adeptes du ci-devant

libre examen? Une attitude vraiment curieuse et instructive! Ils ont été, au début, parmi les adversaires les plus décidés du mouvement auquel ils ne comprenaient rien, tant ils étaient désorientés, dépaysés! Voilà comment les choses se sont passées chez nous; j'ignore s'il en a été de même en Hollande. Quant à nous, nous avons vu les adeptes de l'ancien parti libéral, lisez du rationalisme vulgaire, commencer par conspuer la nouvelle théologie, alors qu'elle était positive et évangélique, en attendant de se mettre à sa tête, à mesure qu'elle se transformait pour devenir plus négative.

Il est un autre point capital sur lequel nous sommes d'accord avec M. van Gœns. C'est quand il s'étend avec complaisance sur l'opposition qui attend les prédicateurs dont je réclame l'avènement; sur la défiance, les soupçons dont ils seront l'objet, etc. Mais qu'est-ce que tout cela prouve? Il ne s'est jamais accompli d'œuvre qui valût la peine sans des obstacles, des difficultés de tout genre. Comment arriver à relever l'Evangile primitif des décombres sous lesquels il a été enseveli par un édifice métaphysique qui s'est écroulé sur lui-même, ne servant plus aujourd'hui qu'à obstruer les abords du sanctuaire? « La bonne foi surprise ne mettra-t-elle pas le prédicateur en demeure, demande M. van Gœns, de préciser sa pensée, de la déclarer? Ne le dénoncera-t-elle pas aux Eglises et ne le frappera-t-elle pas, non pas au nom de la vérité, mais au nom de sa loyauté? Défions-nous d'une diplomatie cauteleuse. » Ah! que l'anonyme a donc du bon et joue de curieux tours! K. V. O. accusé de cultiver, de recommander une diplomatie cauteleuse! Ah! cher M. van Gœns, vous avez manqué le coche. Ce trait de Parthe, — la dignité du docteur interdit de songer à autre chose, — ne saurait atteindre K. V. O. Aussi est-ce de la meilleure humeur du monde qu'il laisse passer votre malice. En pratiquant avec persistance ce que tout le monde professe en théorie autour de lui, K. V. O. s'est fait la position d'un Ismaël et la réputation d'un ours mal léché, qu'on tient autant que possible à l'écart. Tenez, si vous eussiez lancé cette accusation de diplomatie dans une assemblée de ses connaissances, vous auriez été accueilli par des sou-

rires, sinon par un immense éclat de rire. Puisque vous l'ignorez encore, apprenez que K. V. O. n'a jamais pratiqué qu'un seul genre de diplomatie : celui de ne point en avoir du tout. Croyez-en son expérience, c'est là un moyen infaillible de déconcerter une bonne partie de notre public religieux qui vit de diplomatie, qui en meurt, sans s'en douter.

K. V. O. ne saurait avoir recommandé ce qu'il ne pratique pas lui-même. Que notre adversaire se rassure : les jeunes prédicateurs que je réclame ne risqueront pas de se « trahir, » car ils n'auront rien à cacher, à dissimuler. Ils déploieront leur drapeau, ils avoueront franchement qu'ils ont une théologie différente, fort différente de celle du troupeau auquel ils viennent prêcher l'Evangile et non la théologie. Que si des personnes intelligentes s'aperçoivent de la différence, si elles demandent des explications à tel pasteur, il les donnera ingénument, candidement, en tenant compte du degré de développement intellectuel et religieux de ses auditeurs. Il s'étudiera à leur faire comprendre que sa théologie, à lui, garantit infiniment mieux la simplicité de la foi que celle dans laquelle ses ouailles ont été élevées. Et puis, le prédicateur suspecté terminera par cet argument décisif : il mettra à ses adversaires le marché à la main. « Vous savez, leur dira-t-il, il est entendu entre nous que je ne prétends pas m'imposer ; dès que vous ne voudrez plus de moi, vous n'aurez qu'à me le dire, et je m'en irai. » Dans la plupart des cas, si le prédicateur est pieux, zélé, actif, édifiant, on le suppliera de rester, en dépit des criailleries de certaines vieilles femmes des deux sexes qui s'imaginent que le ciel va leur tomber sur la tête, parce qu'on essaie de les amener à distinguer entre la main droite et la main gauche, en matière de religion et de théologie. Le moyen sûr de vaincre, c'est de marcher droit à l'ennemi ; il n'est fort que de votre faiblesse ; dès que vous avez l'air de le craindre, vous êtes perdu.

Mettons qu'un tel prédicateur échoue et soit méconnu. Pourquoi s'étonnerait-il outre mesure d'avoir le sort de Jésus et de saint Paul, de tous ceux qui ont assez estimé l'humanité pour se compromettre en s'efforçant de l'arracher à ses supersti-

tions, au mécanisme religieux, pour obtenir d'elle un pas en avant? En tout cela nous ne saurions découvrir la moindre diplomatie, cauteleuse ou non. Nul n'aura le droit de frapper le prédicateur en question, « non pas au nom de la vérité, mais au nom de la loyauté. » M. van Gœns accuserait-il peut-être de diplomatie cauteleuse le professeur qui se refuserait à aborder les plus hauts problèmes des mathématiques devant des élèves empressés qui auraient négligé d'apprendre les simples règles de l'arithmétique ou mêmement la table dite de Pythagore?

Il y a manifestement en tout ceci manque de clarté, confusion évidente. Si M. van Gœns résidait dans son pays natal, on pourrait alléguer, comme circonstance atténuante, les brouillards du pays des Bataves. Mais c'est des bords de la Seine qu'il écrit! Les splendeurs de la ville-lumière l'auraient-elles à tel point ébloui qu'il nous confondît, nous provinciaux, avec le monde synodal parisien? Sa réclamation s'est trompée d'adresse; on dirait qu'il écrit à une de ces nombreuses feuilles hebdomadaires, à la fois lourdes et légères, qui n'ont qu'une unique préoccupation : maintenir leurs lecteurs timorés dans l'ignorance finale, au point de désavouer avec éclat tout collaborateur téméraire laissant soupçonner que dans le grand public, on respire un autre air que celui des sacristies. En tout cas, le canton de Vaud a incontestablement le droit de se plaindre. Pour qui M. van Gœns nous prend-il donc? Il devrait, pourtant, lui qui a vécu sur les bords du Léman, savoir de quel bois on se chauffe, dans le tout petit cercle de la *Revue de théologie*. A quoi bon revenir sur la question de savoir si Jésus croyait au diable, aux démons, aux espérances messianiques charnelles, etc., avec l'insistance qu'on n'apporte que dans des questions capitales? Tout cela semble ne trahir qu'une pensée : la théorie du tout ou rien, professée par les théopneustes et par les libéraux extrêmes. Dès qu'un point devient incertain, tous le deviennent : il faut tout garder ou tout répudier. K. V. O. n'a pas qualité pour répondre au nom de son milieu. Mais il fera, en son propre et privé nom, une confession. Il a été passé par les verges, lui, K. V. O., à un âge où depuis long-

temps déjà il n'était plus un écolier, pour avoir répudié au nom du spiritualisme chrétien les idées juives, charnelles sur l'eschatologie courante. C'est le moment de confesser la chose humblement, alors qu'il en est temps encore, car l'heure d'en tirer gloire pourrait ne pas être éloignée. Ce fait rappellera à M. van Gœns, puisqu'il l'ignore, d'abord que nous n'avons jamais pratiqué de diplomatie cauteleuse, et secondement que, sur les bords du Léman, tout comme parmi les « modernes » de la Hollande, il y a des hommes qui ne se laissent pas aller à renier leurs convictions, dussent-ils être mis à l'index, en attendant mieux.

Cette répudiation publique des idées charnelles des premiers temps de l'Eglise ne nous empêche pas de reconnaître, qu'à leur jour et à leur date, elles étaient l'enveloppe temporaire, inévitable, sous laquelle devait être présentée l'espérance d'une victoire définitive de l'Eglise et de l'Evangile. N'y a-t-il pas, à l'heure présente, entre hommes qui se comprennent, quelque enfantillage à vouloir commettre l'autorité de Jésus-Christ dans de pareilles controverses, à l'instar de ceux qui prétendent le faire intervenir, avec voix prépondérante, dans les problèmes de critique biblique, sous prétexte que, comme tout le monde de son temps, il a parlé du Pentateuque comme étant de Moïse ?

Nous ne sommes pas de ces hommes, si nombreux encore, qui estiment que pour être sauvé, il faut croire à la personnalité du diable comme on croit à Jésus-Christ. Mais nous le confessons sans vergogne, si nous étions appelés à choisir entre les deux extrêmes, nous nous résignerions plutôt à admettre le diable classique et traditionnel, qu'à nous ranger, avec les déterministes, à l'opinion qui noie le bien et le mal, dont elle nie la distinction, dans les flots nuageux d'une évolution éternelle et irrésistible. Diable pour diable, nous préférerions le premier, qui du moins a commencé d'exister et qui doit finir un jour, à celui qui n'étant que l'ombre inévitable du bien, le convexe du concave, doit persister indéfiniment, puisqu'il est dans la nature même des choses, non un accident, mais un ingrédient essentiel, éternel.

M. van Gœns sera-t-il satisfait ? Nous le désirons. Quant à nous, il ne nous reste plus qu'à le remercier. Par son insistance, il nous a obligé de répéter, une fois encore, des idées que nous avions bien des fois exposées. Mais en voilà assez. S'il y avait récidive, ceux qui nous suivent avec quelque attention ne manqueraient pas de perdre patience, nous accusant de tomber dans des redites qui, nous voulons l'espérer, n'auront pas été vaines pour tous.

K. V. O.